

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 40

Artikel: Un terrible factionnaire
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, du reste, laissons achever cet édifice, qui n'a sans doute pas encore atteint la hauteur voulue, qui n'a pas encore pris tout son élan vers le ciel. Contrarié par le mauvais temps et par la grève, il a évidemment subi un arrêt qui ne pourra peut-être se compenser cette année, vu la saison avancée. Mais savez-vous si au printemps prochain ce travail ne sera pas repris et si quelques étages encore ne viendront pas en couronner le succès ?

C'est alors seulement que nous pourrions l'apprécier. Jusque-là, ne précipitons pas notre jugement.

Voyez la fontaine de Montbenon, chef-d'œuvre d'art et de goût, encore incompris, et qui a fait causer méchamment tant de gens ; voyez la grotte !... Ces deux nouvelles créations ne sont-elles pas devenues pour Lausanne des curiosités qui attirent journellement nombre de promeneurs ?...

Et si, comme on le dit, la construction incriminée est l'œuvre de l'architecte à qui Lausanne doit un de ses plus beaux monuments, n'est-ce pas là, pour le public lausannois, un motif de plus d'accepter avec confiance certain genre de construction dont les beautés échappent encore au commun des mortels ?...

On répète sans cesse que sa silhouette se détache désagréablement sur la verdure de Montbenon, et qu'elle masque de la manière la plus regrettable la belle et grande façade nord de l'immeuble récemment construit au Grand-Chêne.

C'est sans doute encore une erreur. Les grandes façades, les belles lignes architecturales, c'est beau, je n'en disconviens pas, mais c'est monotone après tout. Il faut rompre cette monotonie en flanquant quelque chose devant, cela apporte de la variété, du pittoresque, dans une ville ; ça rentre mieux dans le genre de notre vieille cité, si pittoresque et si accidentée.

Pourquoi donc juger ainsi d'avance, pourquoi ne pas attendre ?...

Oh ! la critique lausannoise ! !

Un terrible factionnaire.

Je devais voir, à tout prix, mon ami Gaspard et je ne parvenais pas à le rencontrer. J'avais beau courir de-ci, courir de-là, demander à chacun de ses nouvelles, personne ne savait ce qu'il était devenu. J'appris enfin qu'il séjournait à la campagne, chez ses parents. Me mettre en route fut chose bientôt faite. Un joli petit village, caché dans les arbres et entouré de jardins ; de bonnes ménagères, sur le pas de leur porte, regardant passer ce visage inconnu ; des poules picorant sous la haute surveillance d'un coq ; des canards, reconnaissables de loin à leur démarche oscillante ; voilà ce que je vis avant de

parvenir à la maison qu'on m'indiqua être celle de mon ami.

Au premier coup de sonnette, j'entendis comme un bruit d'ouragan, suivi d'un choc et d'aboiements furieux, puis une voix de femme : « Silence, Boule, silence ! viens ici, petit ; viens ! » La serrure grinça et une bonne vieille parut dans l'entrebâillement de la porte, suivie d'un affreux bouledogue tigré, aux joues pendantes, à la respiration forte et aux crocs bien en vue : un type classique de la race. Elle me dit que ses maîtres étaient absents pour la journée et qu'elle-même devait les rejoindre ; que Gaspard venait de sortir avec son fusil. Comme il n'avait pas pris les chiens, elle pensait qu'il ne tarderait pas à rentrer. « Si Monsieur veut attendre son retour dans le salon vert, la bibliothèque est à côté. Monsieur Gaspard doit déjeuner au cabaret des *Trois-Pigeons* ; on y mange très bien. Madame L'Escoffier fait des omelettes délicieuses ». Tout en causant, la brave femme m'apportait un plateau chargé de fruits et une bouteille de vin à l'air vénérable.

— Je me permettrai de prier Monsieur de bien fermer la porte quand il sortira.

J'eus un instant l'idée d'aller tout de suite au restaurant, mais le salon vert était si frais, il entra par la porte ouverte sur le jardin un air si parfumé, que je restai.

— Allez, bonne femme, j'attendrai, et si, par hasard, je sors, je fermerai tout, soyez tranquille !

La vieille disparut, entraînant avec elle le bouledogue, qui me lança en partant un coup d'œil sournois. Il semblait penser : « Nous nous retrouverons ! »

Bientôt la grande porte cria sur ses gonds, et j'entendis une voix qui disait : « Garde la maison, Boule, garde-la bien. Ne laisse approcher ni voleurs, ni braves gens. Par le temps qui court, il faut se méfier de tout le monde. »

Traversé soudain d'une pensée pénible, je courus à la fenêtre hêler la servante qui, déjà un peu loin et dure d'oreille, n'entendit rien. Cette manœuvre eut un résultat diamétralement opposé à celui que j'en attendais, car Boule n'était pas sourd, lui, et, avant que j'eusse pensé à m'assurer de l'entrée qui donnait sur le jardin, il se trouva devant moi. L'affreux chien ! Il me montrait sa puissante mâchoire et aboyait comme quatre de son espèce. Ouf ! la vilaine bête ! Qu'on puisse posséder pour son plaisir un pareil animal ! Il n'était plus question de consulter la bibliothèque. Je tenais à la garniture de mes os, et l'illustre Boule semblait la surveiller d'un air significatif ; parfois même il prenait le vent avec une physionomie inquiétante. Je n'avais qu'un parti à prendre : attendre. L'hospitalité la plus

élémentaire offre un siège ; je voulus le saisir. Le cerbère fit mine de s'élançer sur moi. Je protégeai ma figure de mes deux mains et me préparai stoïquement à être avalé. Il n'en fut rien. Ce n'était qu'un avertissement.

Gaspard ne rentrait pas. Il déjeunait probablement pendant que je l'attendais. Je pensais aux omelettes de M^{me} L'Escoffier. Les parfums du jardin me semblaient apporter une vague odeur de friture. Je rêvais aux jolies truites de la rivière, tachetées de rouge ou de noir, mon poisson favori, surtout quand je le mange à la campagne. Et comme c'est agréable de déjeuner sur une nappe rude, mais bien blanche, ou, préférablement encore, sur une table de bois très propre ! Oh ! le chenapan ! Il s'est étendu tout de son long, le museau entre les pattes, il feint de sommeiller pour me faire tomber en faute et avoir un prétexte de me gruger. Le lâche ! il me regarde en dessous. Oh ! si j'avais dans les mains un bâton... Et pas de séduction possible ! Pourtant, si je lui offrais un louis pour une chaise ? En supposant qu'un bifteck lui coûte dix sous, et qu'il en mange deux par jour en sus de son ordinaire, cela lui ferait trois semaines de plaisir. Aïe ! le mollet gauche commence à me faire mal. Affreux chien ! L'horloge sonne onze coups. Gaspard se met sans doute à table. Je me sens horriblement fatigué. La marche n'est rien auprès d'une station verticale et prolongée. Je vais essayer de m'appuyer contre la paroi. Je recule d'un pas et m'y voilà ! L'inique bête ! Si je n'étais sûr d'être dévoré, je saiserais ce petit tabouret et j'essayerais de l'assommer. Eh bien, oui, monsieur, je prends mes aises ! Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? Grogne seulement, vieil enragé ! Je suis en ton pouvoir, mais je reviendrai tout exprès un jour pour te dépêcher dans l'autre monde. Butor ! Quel plaisir peut donc avoir Gaspard à garder ce mufle ? Il est laid, et de plus il a l'air bête. Ce déjeuner dure bien longtemps. Je ne puis pourtant pas rester toute la journée dans cette fichue position. Onze heures et demie ! Quand midi sonnera, s'il n'est pas là, comme je ne suis point un héron pour me tenir sur mes pattes de pareille façon, j'engage les hostilités. Je vais me rapprocher insensiblement de la table. Avant l'attaque, je sauterai dessus. Cette grande écriture de bronze me servira de massue. Si je te touche une seule fois entre les deux oreilles, mon ami, je garantis le coup. Canaille ! Tu ne me connais pas, si tu t'imagines que je vais endurer plus longtemps ta méchante plaisanterie ! Manœuvrons avec lenteur et précision. Grogne, vieux co-saque ! Oui, je pivote un peu sur mes semelles. Me voilà rapproché de mon bastion. Hurle, cela te rend si joli. Oh !

la charmante petite mine ! Ton maître a un beau chien, un gentil chien, mais s'il le possède encore longtemps, ce ne sera pas ma faute. Vite un pas. Oui, oui, tu ne veux pas m'avaler tout d'un coup, mon charmant tou-tou. Le moment héroïque est arrivé. Du sang-froid, du coup-d'œil. Une, deux, trois, et m'y voilà. A nous, Maures et Castellans ! Mais, où donc est l'ennemi ? disparu, sans tambour ni trompette ! le lâche ! Et dire que ce couard m'a fait poser une heure dans un coin. Je sors, je l'appelle et l'invective. Rien ! Je me dirige vers la petite auberge. Gaspard est là, dans un nuage de fumée, humant son moka.

— Tiens, quel bon vent t'amène, ami ! Quelle jolie surprise ! Assieds-toi vite près de moi. Tu as trouvé la maison vide ?

— Oh ! dis-je en riant, ou plutôt en grimaçant, ta propriété est gardée par un molosse qui vous ôte toute envie d'y entrer. Il a un air féroce.

— Oui, cependant il ne l'est pas. L'autre jour encore, il hurlait à faire trembler la maison, j'accours et je trouve le coq qui lui courait après. Mais tu dois avoir besoin de te reconforter, mon brave ami. Les omelettes de M^{me} L'Escoffier sont excellentes.

Eh bien, j'ai trouvé ce jour-là que tout était détestable : les omelettes, les petites truites, le vin du pays, le café et la plaisanterie du bouledogue... oh, oui ! celle-là surtout était bien mauvaise !

HERMANN CHAPPUIS.

La reponsa à 'na plieinte.

On hommo mau coumoûdo, que viquessâi mau avoué lo syndiquo, sè va pliendrè à bailli dè cein que stu syndiquo lo fâttsivè et lài fasâi totés sortès dè crassès ; et après s'ètrè prâo lameintâ, ye fâ :

— N'ia què mè à quoui on fassè dinsè dâi misèrès.

— Eh bin, repond lo bailli, que cognessâi lo lulu, se lo syndiquo fâ dinsè, l'a too ; mà ein atteindeint su pe conteint d'appreindrè qu'on ne fâ dâi misèrès qu'à vo què d'appreindrè qu'on ein fâ à tot lo mondo.

Vo pàodè vo reteri.

Tsacôn a sè misèrès.

On bon gros capucin, que n'avâi pas la mena de n'affauti, tant l'avâi bouna trogne, sè trovavè on dzo avoué on dzouveno gaillâ que n'étâi pas tant bin mariâ et qu'étâi mauconteint dè son soo. Et suffît que lè capucins sont 'na sorta dè dzeins que vivont bin, qu'on coutema dè bin fricottâ et avoué dâo bon, sein sè bregandâ à la faulx et à la besse, l'autro lài fâ :

— Tot parâi vo z'âi bin dâo bounheu vo z'autro capucins ; vo n'âi min dè cou-

sons, vo medzi bin, vo droumi tard, vo ne vo z'escormantsi pas dè travailli et vo n'âi pas dâi sorcièrès dè fennès po menâ la leinga tot lo dzo et po vo gongounâ après lè talons.

— Et lè z'indigêchons, mon valet ! répond lo capucin, porquî lè preind-tou ? Vâi tou : tsacôn a sè misèrès dein stu mondo.

Yon que peinsè à l'impou su

lè zadzi.

On gaillâ, retso coumeint on crâisu, mà avaro coumeint 'na pegneta, à fè bâti onna mâison à cinq z'étadzo, et demâorè tot amont, dècoutè lo guelatâ, iò y'a onna rude soelliâie po allâ tanquî lè.

— Porquî demâorâ-vo tant amont, lài fâ cauquon, kâ à voutre n'adzo cein dussè ètrè peimbliò dè montâ ti cliiâo z'égras ?

— C'est que plie avau, repond lo vilhiorance, lè lodzèmeints sont trào tchai.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT.

(Fin.)

La position, en effet, n'était plus tenable dans l'allée inondée. M^{lle} Durandart ouvrit son « en-cas », Onésime son parapluie, et Malvina reprit le bras de son fiancé, en évitant autant que possible à sa jolie robe de soie le contact des vêtements de Cascaret.

Les deux jeunes gens, d'humeur assez maussade, cheminèrent en silence pendant quelques instants. Puis une des baleines du parapluie accrocha d'une façon si malencontreuse l'écharpe de dentelle coquettement enroulée autour du chapeau de Malvina, que ce dernier, perdant brusquement l'équilibre, descendit jusqu'aux yeux de la jeune fille, tandis qu'un lambeau du léger tissu, demeuré attaché au parapluie, voltigeait au gré du vent.

— Oh ! monsieur Cascaret ! faites donc attention ! s'écria Malvina, rouge de dépit.

— Mademoiselle, je vous affirme que ce n'est pas ma faute. J'ai été heurté par ce monsieur qui court après un fiacre

— Oui ! il court ! reprit Malvina, d'un ton qui n'avait rien d'aimable.

« Il sait trouver un fiacre, lui ! Tenez ! le voilà qui monte ! Il ne sera pas forcé de faire deux lieues à pied par la pluie battante, lui !

— Eh ! mademoiselle, à vous entendre on croirait que c'est ma faute s'il pleut à verse ! riposta Cascaret perdant patience. Au fait, je suis plus à plaindre que vous ! Mes vêtements sont complètement perdus ; j'ai couru à la pluie pour chercher une voiture tandis que vous étiez à l'abri...

— Eh ! là-bas, cocher ! Par ici !

Cet appel, adressé à un cocher passant au bout de la rue, était lancé par un jeune homme, qui, sur le trottoir opposé à celui où se trouvaient les fiancés, agitait vivement son parapluie afin d'attirer l'attention de l'automédon.

Il réussit, et le fiacre s'approcha, tandis que Malvina, forçant son cavalier à s'arrêter, murmurait indignée :

— Encore un !

— Rue du Cherche-Midi, n^o... au coin de la rue Saint-Placide, dit le jeune homme en ouvrant la portière.

C'en était trop ! Malvina laissa échapper un cri :

— Juste en face de chez nous ! Comme ce monsieur a de la chance !

L'inconnu, à ces mots, jeta un regard sur les deux pauvres femmes trempées jusqu'aux os ; la plus âgée grelottant et paraissant épuisée de fatigue, la plus jeune faisant triste mine dans sa robe de soie mouillée et chiffonnée.

— Pardon, madame, dit-il à la tante ; vous allez aussi rue Saint-Placide ?

— Oui, monsieur, s'empressa de répondre la vieille demoiselle. Mais nous n'avons pas pu trouver de voiture.

— Permettez-moi donc de vous céder celle-ci, mesdames, reprit l'inconnu. Un soldat comme moi ne craint pas la pluie, et je serais heureux qu'on rendit à l'occasion le même service à ma mère et à ma sœur.

— Votre sœur ? s'écria étourdiment Malvina ; n'est-ce pas cette jolie jeune fille blonde, qui travaille souvent, près d'une fenêtre au deuxième étage, à faire des fleurs artificielles ?

— Précisément, mademoiselle. Puisque nous sommes en pays de connaissance, il me reste à me présenter moi-même : Jacques Martial, ancien garde de Paris, aujourd'hui employé dans les bureaux du Ministère de la Guerre. Et maintenant, je vous en prie, mesdames, acceptez ma proposition.

— J'y consens, fit la tante qui tremblait de tous ses membres ; mais à une condition, c'est que vous monterez aussi dans la voiture.

— Impossible, mesdames ; elle n'a que deux places. Mais si vous voulez bien je monterai près du cocher, j'arriverai ainsi plus tôt chez ma mère qui m'attend pour dîner.

Aussitôt fait que dit. Les dames se précipitèrent dans le fiacre ; Martial se hissa sur le siège, le cocher enleva son cheval... et Onésime tout ahuri se trouva seul !

Il eut le mauvais goût de boudier sa fiancée pendant trois grands jours !

Il voulait lui témoigner son mécontentement en la privant de sa présence, et l'amener ainsi à regretter la mauvaise humeur qu'elle avait montrée le jour de l'averse.

Or, quand Onésime se présenta chez les dames Durandart, il fut accueilli avec une froideur des plus significatives. La vieille demoiselle se plaignit amèrement d'un rhumatisme causé par l'humidité ; Malvina parut prendre un malicieus plaisir à lui faire admirer deux bouquets de fleurs artificielles, œuvre de sa nouvelle amie, Jeanne Martial.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous lier avec cette demoiselle ! dit sèchement Onésime.

— Nous nous connaissions de vue depuis longtemps ; et, quand il y a d'avance sympathie entre deux personnes, la connaissance est bientôt faite, répliqua Malvina du même ton.

— Vous avez parfaitement raison... mademoiselle. Puis-je me permettre de vous